

---

André Padoux

## **Denis Matringe, *Les Sikhs. Histoire et tradition des « Lions du Panjab »***

Paris, Albin Michel, coll. « Planète Inde », 2008, 377 p.

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

André Padoux, « Denis Matringe, *Les Sikhs. Histoire et tradition des « Lions du Panjab »* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 144 | octobre-décembre 2008, document 144-44, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/19633>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/19633>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

**André Padoux**

## **Denis Matringe, *Les Sikhs. Histoire et tradition des « Lions du Panjab »***

Paris, Albin Michel, coll. « Planète Inde », 2008, 377 p.

Pagination de l'édition papier : p. 163-274

- 1 Voici une nouvelle et très utile addition à la collection « Planète Inde » des Éditions Albin Michel. On connaît mal, en effet, les Sikhs en France, où ils sont peu nombreux. Il ne leur avait guère été consacré, il y a vingt ans, qu'une étude (par M. Delahoutre, *Les Sikhs* Turnhout, Brepols, 1996) axée surtout sur l'aspect religieux de leur tradition ; sur les notions, donc, plus que sur les hommes. Ici, au contraire, ce sont les hommes, les Sikhs et leur histoire qui sont au premier plan, ce qui devait d'ailleurs s'imposer particulièrement pour un phénomène socioreligieux dont l'apparition et le développement jusqu'à nos jours sont étroitement liés à l'histoire politique d'un groupe social attaché lui-même à une partie précise du sous-continent indien, celle du Panjab. Comme le dit D. Matringe, « l'histoire des Sikhs a été doublement marquée à toutes les époques par leur lien avec le Panjab et sa structure sociale et par les rapports entre cette région et le gouvernement central de l'Inde » (p. 13). Nul n'était mieux placé que l'auteur de cet ouvrage pour traiter de ce sujet. Il est en effet, sans doute, celui qui, en France, connaît le mieux la population et la culture de cette région où il a vécu, familier de ses coutumes et de sa littérature, dont il sait les langues d'usage et de culture (panjabi, hindi, urdu, persan) et à laquelle il a consacré plusieurs études importantes – d'où une approche à la fois complète et pénétrante du sujet.
- 2 Rappelons d'abord qu'il y a environ vingt millions de Sikhs en Inde (soit moins de 2 % de la population totale) et un million et demi à l'étranger. Ils forment ainsi la quatrième religion indienne, venant après les musulmans et les chrétiens, les Indiens étant, on le sait, hindous à 80 %. Le rapport de la religion sikhe à l'hindouisme pose d'ailleurs un problème : serait-elle un syncrétisme hindou-musulman ? Ou ne serait-ce qu'une des nombreuses variantes de l'hindouisme ? La Constitution de l'Inde les classe avec les hindous, ce qui parfois les irrite. Pour eux, reprenant l'affirmation du cinquième Guru, Arjan, qui disait dans un poème (cité p. 9) : « Je ne suis ni hindou ni musulman », le sikhisme est une religion à part des deux autres. Le premier Guru, Nanak, quand il a fondé la religion sikhe, se posait clairement comme différent des hindous. Mais les Sikhs ont été, dès les débuts et jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, combattus et souvent cruellement persécutés par les Moghols, puis par les Afghans ; lors de la Partition, en 1947, ils ont pris avec vigueur le parti de l'Inde : s'ils se différenciaient des hindous, tout, historiquement, les opposait à l'islam. C'est toutefois en contact étroit avec certains aspects de ces deux religions qu'est né le sikhisme. D. Matringe rappelle dans son préambule les conditions particulières où il est apparu : dans un milieu peu brahmanisé mais empreint d'un hindouisme dévotionnel très vivant – celui notamment des Sants, ces poètes mystiques, très proches de l'islam soufi. Cette religion des Sants, d'ailleurs diverse, note l'auteur (p. 52), fut celle de Nanak qui était lui-même poète. C'est le même mouvement spirituel, pourrait-on dire, qui inspirait les premiers gurus sikhs et qui marque encore, de façon plus ou moins visible, cette religion. Il y a là un fonds mystique, qui ne paraît pas évident quand on considère l'aspect social du sikhisme et sa forte tradition militaire, mais qui est essentiel à sa naissance et qui n'a pas cessé d'en être un élément important, qui se retrouve encore de nos jours.
- 3 La religion des Sikhs est indissolublement liée à leur histoire (comme elle l'est à leur région, le Panjab). C'est donc historiquement, en la divisant en trois grandes phases successives, que l'auteur la présente. La première, celle des dix Gurus qui se succédèrent du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, a coïncidé avec le temps des grands Moghols, de Babar à Aurangzeb. Ce fut celle où s'établit la religion et la communauté des Sikhs, puis fut fondée la fraternité militante du Khalsa et posé le principe que l'autorité du Guru réside conjointement dans le Livre sacré des Écritures,

l'Âdi Granth et dans la communauté rassemblée, le Panth, aspect communautaire qui est resté essentiel au sikhisme. La deuxième période va du XVIII<sup>e</sup> siècle à la Partition et à l'Indépendance de l'Inde en 1947. Ce fut un temps de révoltes paysannes, celui des guerres anglo-sikhs et de la lutte pour l'indépendance. La dernière période va de cette date-là à nos jours ; on y suit les problèmes et les crises qui ont occupé, parfois déchiré, les Sikhs et le Panjab contemporain. Dans la troisième partie du volume sont envisagés la place et le rôle des Sikhs en Inde et dans le monde et, enfin, les pratiques religieuses, les divisions sectaires, les aspects culturels.

4 Deux courts poèmes ouvrent le chapitre 2, « Les débuts du Panth – vers 1500-1606 », l'un d'un soufi de Lahore, l'autre de Ravidas, tanneur hindou de Bénarès, qui évoquent l'atmosphère de dévotion religieuse où naquit le sikhisme, où, à côté de la mystique vishnouite, l'on trouve également des éléments du yoga shivaïte, marqué de tantrisme, des Nâths : une atmosphère, donc, riche et complexe, essentiellement hindoue. La vie de Nanak, rapportée surtout par des récits biographiques largement imaginaires, est brièvement rappelée, puis sa religion décrite dans ses points essentiels. C'est « une foi monothéiste prenant la forme de la conscience mystique de l'Un – Dieu Vrai, Dieu de Vérité, manifesté par le multiple, révélé par sa création » (p. 59), le transcendant intemporel étant révélé notamment par une formule, un mantra, celui de OM, la syllabe sacrée de la tradition brahmanique-hindoue. D. Matringe cite à cette occasion plusieurs poèmes de Nanak, dont l'un était une réponse à un hymne soufi – qui figure dans l'Âdi Granth : on voit là la touche islamique. Tout au long de l'ouvrage, D. Matringe cite ainsi des poèmes, ou de courts textes en prose, datant de la période considérée, donnant la parole aux contemporains, ce qui contribue à créer l'atmosphère d'un chapitre, fait participer le lecteur à la vie de ce qui est décrit : c'est là un des mérites de ce livre, que seule une intime connaissance du monde sikh-panjabi pouvait permettre.

5 Est alors présentée la création du Panth, la communauté religieuse des Sikhs, puis son évolution jusqu'à 1606, date de la mort en martyr du cinquième Guru, Arjan Singh, dont le rôle fut essentiel puisqu'il fut le compilateur de l'Âdi Granth, le Livre sacré dont un exemplaire est honoré dans les temples des Sikhs, les Gurdwaras. Ce texte, rassemblé par les Gurus, compte (dans son édition officielle actuelle) mille quatre cent trente pages. Il contient tout l'enseignement de cette religion. L'auteur le décrit « comme une fascinante anthologie poétique et comme un vaste concert spirituel » (p. 78), car il contient des hymnes composés par les Gurus, qui furent souvent de grands poètes, et qui sont classés selon le mode musical dans lequel ils doivent être chantés. En fait, dans sa version finale, du XVIII<sup>e</sup> siècle, due au dixième Guru, Gobind Singh, l'Âdi Granth rassemble, outre ces hymnes, les éléments les plus divers : poèmes, récits, invocations, litanies, textes concernant les avatars de Vishnou, des hymnes à la Déesse, des textes ascétiques, des passages de puranas (et même un long passage consacré au caractère immoral des femmes...). Pour l'observateur extérieur, c'est, comme l'écrit l'auteur, « un ouvrage problématique ».

6 Le chapitre 3 décrit la transformation du Panth au cours du XVII<sup>e</sup> siècle (1606-1708) sous la pression exercée par les Moghols, pour qui la croissance du mouvement sikh apparaissait, dans cette région proche de leur capitale, comme une menace politique. Avec le sixième Guru, Hargobind Singh, et ses successeurs, le Panth évolue et, de communauté religieuse, se mue peu à peu en une fraternité armée « commandée par un Guru autant chef de guerre que maître spirituel » (p. 86). Tensions, conflits, persécutions – tortures, aussi – se poursuivirent ainsi jusqu'à l'arrivée du dixième (et dernier) Guru humain des Sikhs, Gobind Singh, qui fit alors subir au sikhisme la transformation qui lui a donné le visage qu'il a gardé depuis lors. Il fut en effet, en 1699, le fondateur du Khâlsâ, une nouvelle fraternité, celle des « Purs », où fut fixé le code gouvernant cette communauté, reconnaissable désormais par cinq signes distinctifs dont le nom commence en panjabi par la lettre k : les cheveux non coupés, retenus par un peigne, un bracelet de fer ou d'acier, une épée (qui n'est plus, de nos jours, qu'un canif) et un caleçon, symboles des vertus que les Sikhs doivent en principe tous pratiquer. C'est Gobind, enfin, qui fixa la composition finale de l'Âdi Granth, ou Granth Sahib qui, pour cela, est aussi nommé Dasam Granth, le dixième Livre, rédaction qui marque une évolution doctrinale importante, notamment dans le sens de la volonté de lutte pour les forces du bien. Gobind Singh a ainsi donné aux Sikhs tant l'organisation (à bien des égards martiale) que l'équipement idéologique

qui allait leur permettre de sortir vainqueurs des combats qui ensanglantèrent le Panjab au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis de s'affirmer efficacement dans les luttes politiques qui suivirent jusqu'à nos jours.

- 7 Les trois chapitres de la deuxième partie, « De la conquête du Panjab à la Partition », décrivent d'abord les révoltes paysannes qui se produisirent au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis les guerres anglo-sikhes qui s'achevèrent par l'annexion ou le contrôle de tout le Panjab par les Britanniques (1708-1849). Ensuite est envisagée la période (1849-1919) allant de cette annexion jusqu'au lendemain de la Grande Guerre, durant laquelle des mouvements divers, réformistes ou conservateurs, animent une société sikhe soumise au contrôle étroit de la puissance coloniale, mais qui connaît les débuts de l'urbanisation et s'affirme de diverses façons. Le Panjab resta en dehors de la rébellion lors de la « révolte des cipayes » de 1857, les Sikhs prêtant plutôt main forte aux Anglais. Ce fut le début de leur intégration dans l'armée de l'Inde où, classés par les Britanniques parmi les *martial races*, ils prirent (et ont gardé jusqu'à présent) une place importante, très supérieure à ce que voudrait leur faible proportion dans la population indienne. Supérieure à leur nombre réel fut aussi leur participation à la Première Guerre mondiale, aux côtés des Britanniques. D. Matringe rappelle la participation des Sikhs dans le mouvement national indien et le processus politique vers l'indépendance (1920-1947), puis les souffrances de la Partition, en 1947, au cours de laquelle les Sikhs quittèrent en masse la partie du Panjab allouée au Pakistan (cependant qu'en Inde ils faisaient le coup de feu contre les musulmans).
- 8 La troisième partie, « De l'indépendance à nos jours », suit le rôle des Sikhs dans l'Inde indépendante, la partition du Panjab qui leur donna un État à eux, de langue panjabie, où ils ne sont toutefois qu'à peine majoritaires, et enfin les luttes politiques assez souvent violentes (au Panjab, dit-on souvent, un homme politique meurt normalement assassiné), qui atteignirent leur sommet avec la grave crise des années 1978-82, amenée en partie par les manœuvres politiques d'Indira Gandhi – finalement abattue, en octobre 1984, par ses gardes du corps sikhs. La paix devait toutefois se rétablir, et une certaine prospérité, même si le Panjab connaît actuellement une grave crise de son économie agricole (qui reste toutefois la plus riche de l'Inde). Les Sikhs sont désormais reconnus : l'un d'eux, personnalité éminente, n'est-il pas en ce moment premier ministre de l'Inde ?
- 9 Un dernier et intéressant chapitre est consacré aux « Sikhs dans la société indienne et dans le monde ». Il y est question de leur rapport à la caste que, comme les musulmans indiens, ils ignorent, mais dont, comme eux, ils tiennent largement compte, notamment pour les alliances matrimoniales (les Sikhs sont à 60 % des Jats, importante et respectable caste agricole, hindoue hors du Panjab ; il y en a d'origine intouchable) ; puis du mariage et du genre (comme on dit) ; puis enfin de la diaspora sikhe qui est importante : elle forme environ 6 % de la population sikhe mondiale (et un quart des Sud-Asiatiques du Royaume-Uni). Un chapitre final, « Pratiques religieuses et culture » décrit les cultes, rites et fêtes, l'autorité religieuse, mais aussi les variantes du sikhisme, qui ne sont parfois que des courants, des nuances de comportements, mais qui forment aussi ce que nous appellerions des sectes, parfois à la limite du sikhisme, les Ravidasis, par exemple, ou les Vālmikis, mouvement d'intouchables (voir *Arch.* 136-65). Puis il envisage rapidement les arts et les lettres – qui, peut-être injustement, ne sont généralement pas considérés comme le fort des Sikhs ; c'est pourtant une (hungaro-)sikhe, formée en France, Amrita Shergill, qui fut à l'origine de la peinture moderne indienne.
- 10 Concluant sur la question de la définition de l'identité sikhe, Denis Matringe donne en appendice un bref résumé du poème *Hîr*, de Varis Shah (1767), qui conte la dramatique histoire d'amour de Hîr et de Rânjhâ, dont il avait cité en commençant (pp. 23-24) une strophe évocatrice d'un matin au Panjab : la présence vivante d'une région et de ses habitants est ainsi rappelée au début et à la fin de cet excellent et attachant travail. Il se termine par une utile bibliographie, une chronologie, un glossaire et un bon index.

---

### *Pour citer cet article*

Référence électronique

André Padoux, « Denis Matringe, *Les Sikhs. Histoire et tradition des « Lions du Panjab »* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 144 | octobre-décembre 2008, document 144-44, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/19633>

#### Référence papier

André Padoux, « Denis Matringe, *Les Sikhs. Histoire et tradition des « Lions du Panjab »* », *Archives de sciences sociales des religions*, 144 | 2008, 163-274.

---

---

#### ***Droits d'auteur***

© Archives de sciences sociales des religions

---